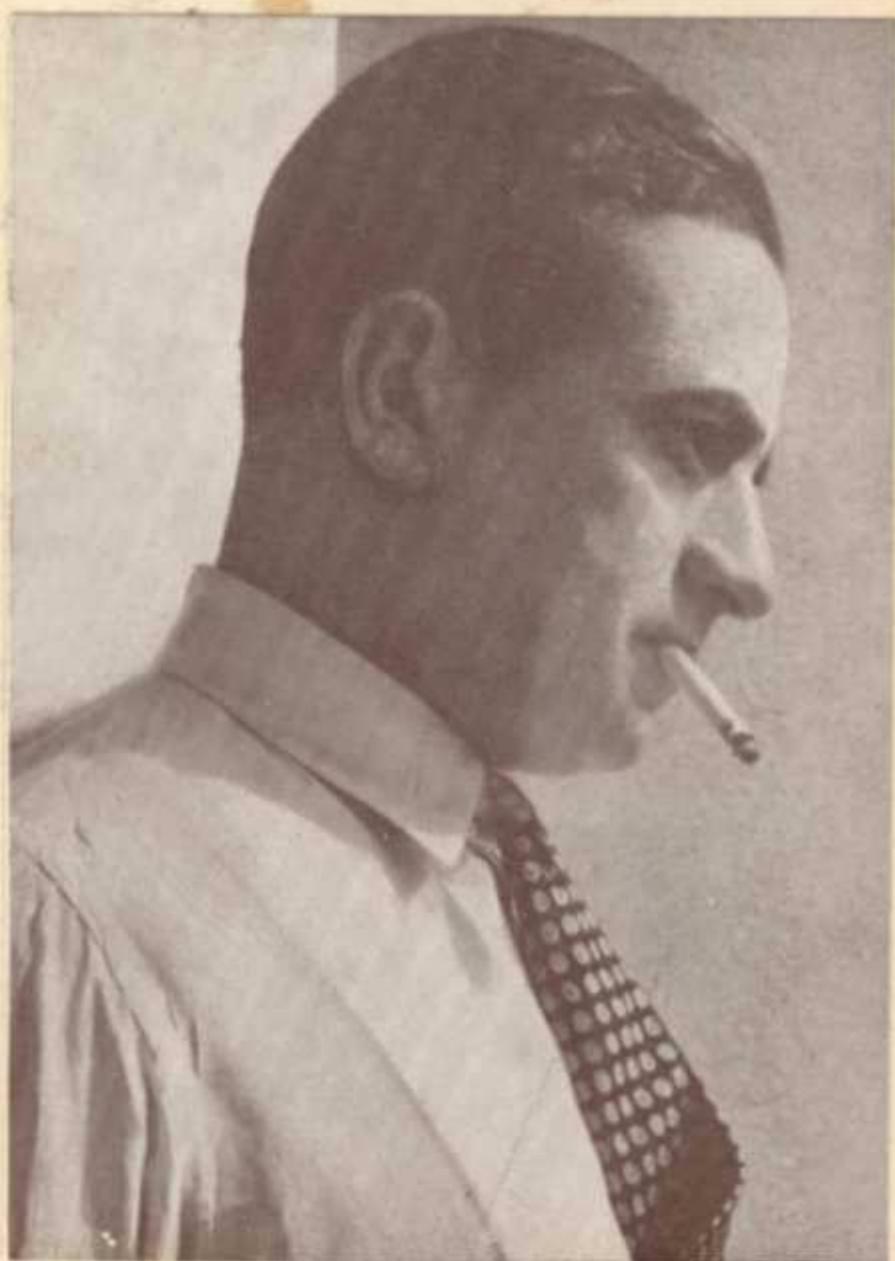


ESTHER VAN LOO

MÉROUJAN BARSAMIAN

POÈTE & CONTEUR FRANÇAIS

E.I.R.P. - PARIS



Méroujan Barsamian

ESTHER VAN LOO

Méroujan Barsamian

Poète et Conteur Français



EDITIONS ET IMPRIMERIE
RAPIDE DE LA PRESSE
4 et 5, RUE SAULNIER
PARIS (9^e)

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

BAUDELAIRE.

MÉROUJAN BARSAMIAN

Méroujan Barsamian naquit dans la ville d'Akn, en pleine Arménie euphratienne. Cette ville, comme par une grâce providentielle, forme dans le pays un lieu élu, où l'inspiration ailée a fleuri, merveilleusement. Beaucoup d'indigènes ont été et sont des poètes, dont la nation tout entière s'enorgueillit.

De bonne heure, Méroujan Barsamian vint à Constantinople. Il fit ses études au collège d'Armache : humanités arméniennes et lettres françaises.

A dix-sept ans, il sort du collège. Immédiatement, il se consacre à des traductions diverses. Il coule en sa langue maternelle, chantante et pleine, des oeuvres de chez nous, surtout celles d'Armand Silvestre et de Richepin.

Parallèlement à ces traductions, Méroujan Barsamian prépare une anthologie de poètes et de prosateurs français, et chaque auteur dont il parle est étudié dans une analyse critique.

C'est une époque d'active production. En quelques années, il publie plusieurs volumes de poèmes, tous imprégnés d'un lyrisme, où la passion s'allie à la délicatesse. De ces manuscrits, car tous n'ont pas encore été publiés, nous avons quelques pièces dans le recueil intitulé *Elle et Moi*.

De 1918 à 1919, Mèroujan Barsamian fait paraître *Chanth*, revue littéraire et artistique, qui fut l'un des premiers illustrés en langue arménienne.

Dans ce périodique, nous trouvons des pages entières consacrées aux traductions de Victor Hugo, Sully-Prudhomme, Baudelaire, pour lequel Mèroujan Barsamian a une chaude prédilection, Lavedan, Murger, P. Quillard, Leconte de Lisle, Albert Samain, Théophile Gautier, Paul Bourget, Henri Heine, Byron, Wordsworth, Maeterlinck, Detlev von Liliencron, Conan Doyle, Maurice Rollinat, Marinetti, Enrico Cardile, Jules Lemaitre, G. P. Lucini, Tagore, Heinrich von Kleinst, Arzipachev, Tolstoï, etc.

Chaque auteur, à côté des œuvres citées, était accompagné d'une étude sur sa vie, ses tendances, ses productions.

Dans les milieux littéraires, Mèroujan Barsamian était surtout très connu et goûté comme poète. Ses réactions devant les êtres et les choses, sa façon de les exprimer et de dire ses sentiments formèrent autour de lui un ensemble d'admirateurs enthousiastes. Mais, malgré cet élan qui le portait, des critiques se firent entendre.

D'aucuns lui reprochaient un trop grand détachement de ses poèmes, une certaine attitude qui laissait supposer qu'il ne sentait pas exactement ce qu'il disait.

Les enthousiastes furent toute ferveur. Ils comprirent ce que les pièces de notre auteur pouvaient contenir de personnel, d'essentiellement subjectif. Ils joignirent la sensibilité de l'écrivain, la force qui n'excluait pas la délicatesse, ses souffrances, souffrances affectives et physiques, spirituelles, toutes

ses inquiétudes, angoisses, dégoûts ainsi que ses enthousiasmes. Ils aimèrent le souffle large de ses vers, sa violence elliptique, qui ne dédaigne pas le rythme emporté, et surtout sa langue, pleine, d'un réel enchantement, d'une couleur et d'une élégance rares: musique et tact, équilibre et harmonie, forme belle, coulée en chaude fusion, nombrée, sensible, vivante.

Le poète avait beaucoup souffert dans sa première jeunesse, et l'empreinte de ce tourment ne s'était point effacée. Un pessimisme, s'étendant à toute chose, allant à l'infini, s'était creusé en lui, et jamais cette profonde mélancolie ne l'abandonna.

Il vit des massacres nombreux dans sa patrie d'origine. Il y perdit son père, sa mère, ses sœurs, toute sa famille. Il souffrit du régime turc, si dur aux gens de sa race, de l'injustice des gouvernements qui disaient aimer l'Arménie. Tout ne fut qu'ombre et deuil.

Pendant la guerre, Méroujan Barsamian figura sur la liste des condamnés à mort. Et c'est par une équivoque de nom, que seule la langue turque pouvait favoriser, qu'il put échapper aux massacres des intellectuels arméniens, ordonnés par des mesures politiques.

A cet instant tragique, il resta chez lui quelques jours, ensuite il put se sauver et sauver son existence, grâce à l'appui d'amis influents.

Pendant neuf mois, il se réfugia dans un hôpital bulgare fondé par Evloghi Georghieff, situé en face de la Colline de la Liberté, à Chichli, hôpital qui l'accueillit fort bien et le protégea.

Méroujan Barsamian nous a raconté ces mois de

réclusion, souvenirs d'amertume, où vivent à nus ses compagnons, les malades et les tarés de cet asile, les pauvres femmes qu'on y soignait. *Filles* résume cette longue halte. Sur celle-ci, flotte un ennui pesant. Une ambiance lourde de miasmes erre autour des figures évoquées.

Comme le dit Mérroujan Barsamian lui-même :

« Poète j'étais entré à l'hôpital, philosophe j'en sortis ».

A Chichli, il écrivit toute une série de poèmes imprégnés de mélancolie et de spleen, poèmes qui forment le recueil inédit de *Tehura*. Son livre *Filles* est un vivant document, une réelle évocation de ce milieu si mêlé où notre auteur fut amené à vivre.

En sortant de ce refuge, Mérroujan Barsamian alla se présenter à un bureau de recrutement et il fut enrôlé. Alors commença une nouvelle existence pour lui.

Après la guerre, en 1919, il vint à Paris où il réside. Aujourd'hui il est tout à fait des nôtres, puisqu'il s'est fait naturaliser.

Admis à la Société des Gens de lettres de France et à la Société des Poètes français, Mérroujan Barsamian a publié successivement, en 1922, *Elle et Moi*, chez Figuière; en 1925, *L'Homme et la Femme*, aux éditions Fast; en 1928, *Le Feu assouvi*, chez Figuière; en 1932, *Filles*, aux éditions Chanth; en 1933, *Les Poètes dans l'Arche de Noé*, aux mêmes éditions. Il dirige actuellement la revue *Les Cahiers Drouot*, qui en sont à leur troisième année, et le journal d'information, *Les Nouvelles de l'Exposition*. Cette feuille, vivement appréciée, nous

montrera, dans l'avenir, le succès que déjà l'on pressent.

A côté de ces oeuvres, Mérourjan Barsamian a lancé une série d'éditions pour lesquelles il a repris le titre qui lui est cher : « Chanth ».

Sylvain Bonmariage a consacré, dans le numéro du 30 juin 1935 de *Paris-Cité*, deux pages à notre auteur, pages amples et qui retracent la physionomie littéraire du poète. On sait la plume éloquente de cet écrivain français, et c'est avec une palette chatoyante qu'il peint le milieu où vécut et s'est formé Mérourjan Barsamian et comment les disciplines premières ont permis l'épanouissement actuel.

LES DEUX MORTS

1913

Ce poème fut imprimé à Constantinople, en brochure séparée, en 1913. Mèroujan Bersamian l'a réuni en un choix qui constitue son volume *Elle et Moi*, paru en 1922.

Un vieux sculpteur s'enferme seul avec l'œuvre qu'il crée, une statue, qui représente la beauté féminine ou plutôt la Femme. Son ardeur pour cette création est grande. Qui aime-t-il ? Le marbre ? La femme ?

Celle qu'il aime est sa première Bien-Aimée. Avant de la rencontrer, il savait l'instinct de l'homme et ses possibilités. Aujourd'hui, il est devant un être qui l'a pris tout entier. Il adore.

*C'était une fleur de félicité
Qui se congelait sur le marbre ;
Et le caprice viril des doigts artistes,
Inlassablement,
Y créait de nouveaux frissons.*

Avant même que son désir n'atteignît les hauts mystères de l'art, la Psukè de sa statue s'était en-

ELLE ET MOI

1922

Elle et Moi est le premier recueil de Méroutjan Barsamian édité en France. Les poèmes furent traduits par Serge d'Herminy et l'ensemble préfacé par Gabrielle Réval. Voici en quels termes choisis cet écrivain présente notre poète :

« C'est une pensée française qui anime un esprit arménien. Mais votre imagination a gardé le tour oriental. Le rameau de feu détaché du buisson ardent de la poésie arménienne, vous l'avez agité non plus dans les jardins voluptueux du pays de Van, mais sur une terre outragée et sanglante, ou dans les parcs mélancoliques du pays de France. Pour célébrer une fleur : la rose ou la pensée, vous avez une grâce tout orientale, et lorsque vous parlez de l'Amour, éperdument, votre vers fait songer à la danse vertigineuse des derviches, où le plaisir atteint l'extase.

« Votre livre nous parvient dans une traduction. Hélas ! toute traduction brise le pur cristal de la forme. Ce qui peut être un délice pour une oreille arménienne, nous échappe et nous ignorons la musique de votre vers ; c'est un regret, et c'est aussi

une exhortation à écrire dans notre langue, que vous possédez fort bien, je n'en veux pour preuve que les quelques pièces si gracieuses qui terminent votre volume ».

Sept chapitres se suivent : *Elle et Moi, Le Monde et le Poète, L'Île des Douleurs, La Folie Naïve, Les Deux Morts, La Pièce d'Or, Poèmes en Prose.*

La note dominante est une note d'amour, amour de Lui pour Elle, d'Elle pour Lui, mais c'est l'homme qui parle. Il glorifie la beauté d'une femme.

L'élan monte, tendre, voluptueux, sensuel, chaud d'inexprimables infinis.

Il l'aime davantage de loin. Elle apparaît alors comme séparée de son corps et toute l'adoration s'exalte. L'aimée s'estompe et se défie :

*Mon âme te rend lointaine, inexistante
Et rêve.*

Au coeur de la plus ardente tendresse, que l'émotion les joigne, au silence de l'heure et au voile des intimités !

*Il ne faut point ouvrir tes yeux,
Il ne faut point me voir,
Mais seule avec ton âme sentir mon amour
Comme un parfum...*

Cet amour, l'amant le donne à la seule aimée, et l'aimée est toute à l'amant. Il est jaloux de ce qu'elle touche, voit, aime, si tout ce qu'elle aime, voit, touche n'est pas lui.

Et le mot, le grand mot, dont le trouble vit en eux, ne se dira pas. Il ne peut se dire. Il est inscrit dans les cœurs, son unique tabernacle.

LE MOT ETERNEL

*Viens, approche pour qu'en secret
Je te murmure un mot.
Je voudrais que nul ne l'entende,
Mon oreille elle-même*

*Doit l'ignorer. Il ne faudrait pas qu'il reçût
Le baiser de la lumière,
Qu'il s'éparpillât dans l'atmosphère,
De peur qu'il ne s'envole.*

*Il ne faudrait pas, non ! il ne faudrait pas que les
objets
Puissent dérober la moindre parcelle
Du mot magique que mon âme a soupiré
Et que toi seule dois connaître.*

*Viens, je veux te murmurer, à toi seule,
Ce mot tout doucement.
Mais non ! je voudrais que ton oreille non plus
Ne pût l'entendre...*

*L'union de leur tendresse, close en leurs enlacements,
sera d'une infinie douceur.*

*Charme éternel du Rêve des rêves!...
Etre avec Elle, seuls dans l'infini,
Et respirer ensemble l'amour sans bornes !
Pressant follement le Bonheur sur mon cœur,
Je croirais serrer dans mes bras tout le ciel,
En la berçant...*

Douceur, rêve, extase, ardeur ! L'amant sera plus grand que Dieu, parce qu'un astre emplit son cœur,

L'Espoir — rouge comme la flamme.

Dans son bonheur actuel, il pense à l'heure initiale, où ils se rencontrèrent. Le poème *A la Rose Rouge* dit ce départ.

A LA ROSE ROUGE

*Je t'aime, non point parce que
Tu es l'antique gloire des fleurs,
Ou que des rayons du soleil
Tu es le lit velouté...*

*Je te respire fiévreusement, avec extase,
Non point parce que
Tu m'apportes d'au-delà le parfum
Plein de délices...*

*...Quand je la vis pour la première fois,
Elle portait une rose sur sa gorge,
Une rose splendide, épanouie comme mon cœur,
Et qui saignait avec mon cœur...*

*Je t'aime parce que, quand
Je la rencontrai,
Je la confondis avec la belle rose
Qu'elle portait sur sa gorge !...*

Elle, entourée d'adoration, d'attente, d'espoir, fait vibrer au cœur de l'amant et du poète ses plus intenses accords. Voici une autre pièce, qui dit l'émoi de l'auteur.

IMPRESSIONS.

*Des gerbes d'étoiles jaillissent
De tes regards, quand tu parais
Dans le deuil des ténèbres ;
Quand je m'approche de toi, il me semble
Que tu es une fleur nouvellement éclosé ;
Quand j'entends ta voix,
Il me semble que tu es un oiseau
Perché sur mes bras ;
Quand tu frissonnes sous mes caresses,
Tu es toute la vie de mon âme.
Mais quand tu t'éloignes de moi, je crois,
Que tu es mon rêve de poète
Qui me fuit toujours.*

Dans *Folie naïve* et les poèmes que contient cette partie, et plus loin dans la pièce *Volupté*, revient la chaleur des duos exaltés. A ces chants s'ajoutent une mélancolie, un ennui, une lassitude que l'auteur sait fort bien dire. Quelle belle expression que cette phrase où il parle de « la sauvage farandole d'une attente saturée d'ennui », attente qui brise la force et le courage, mais qui, dépassée, permettra au cœur de bondir, de repartir.

Mais, il n'y a pas seulement que ce couple d'amants. Il y a le monde, l'univers, êtres et choses, les immenses, inoubliables douleurs imposées.

En une gamme de noirs nuages, d'ombres denses, l'auteur crie ses dégoûts et ses tristesses, ses désespérances et ses insatisfactions, son mépris des humains, sa haine et sa colère contre le destin, le

néant de la vie, le désir de la mort, le vrai chagrin, incommunicable, « celui que nous ne pouvons hardiment confier à personne » et qui vient de la vie, que porte en soi toute âme bien née. Oublier, loin de tous, au plus profond des Erèbes, car l'heure est trop lente. Son battement n'agite que la cendre de nos jours, de tous nos jours. Et le cœur est triste, affamé, solitaire.

Verlaine disait dans *Il Pleure...*

*C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon coeur a tant de peine.*

Chez Méroujan Barsamian, le chagrin n'a pas l'aile dorée, quasi légère dans sa nostalgie, — cendre grise où palpite quelque grain irradiant, — qu'il possède chez le pauvre Lélian. L'accent est plus intense, plus âpre, plus définitif. Sombre sur sombre.

Lisons son *Pourquoi ?*

*Pourquoi aujourd'hui mon coeur s'élançait-il vers la
mort ?*

*A l'exemple de Kata, l'oiseau d'Arabie,
Qui instinctivement vole vers l'onde,
Afin de boire l'éclatant liquide du désert d'Alij.*

*Pourquoi, mon coeur est-il aussi triste aujourd'hui,
Et morose à croire qu'il n'a jamais souri ?
Il semble que le bras du Destin le pousse de force,
Pareil à un cadavre, dans une fosse à moitié creusée.*

Voyons le *Je ne sais...*

*Une cruche vide sur l'épaule, je m'en allai.
Où allais-je ? — Je ne sais ;
Je voulais bien remplir la cruche...
Mais de quoi ? — Je ne sais.*

*Voulais-je l'emplir d'amour parfumé
Pour mon coeur, pour mon pauvre coeur ?
Voulais-je y verser un poison violent,
Pour mon corps, pour mon corps harassé ?*

*Et, la cruche à l'épaule, sans cesse je m'en allais.
Où allais-je ? — Je ne sais ;
Je voulais assoupir mon coeur souffrant
Avec de l'amour ? du poison ? — Je ne sais...*

Ce chagrin, cette tristesse, cette amertume a une saveur que l'artiste veut chasser — mais le veut-il ? — et qu'il se plaît à revivre à chaque instant, à évoquer avec une insistance comme s'il ne voulait pas l'oublier, comme s'il l'aimait.

Notre La Bruyère, ce grand psychologue, ne disait-il pas : « Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser encore » ?

Méroujan Barsamian se plaît souvent dans ces lourds regrets, dans l'élan vers l'impossible idéal. Il souffre. Il souhaite d'être insensible et dur, tel le roc, mais il y a chez lui un retour vers ses blessures.

Ne serait-il point par cet aspect de son caractère et de son talent, un peu le frère du grand désenchan-

té Omar Khayyâm? L'astronome de Merv a pensé ce douloureux et splendide robaï :

« Vous dites que le vin est le seul baume ? Apportez-moi tout le vin de l'univers ! Mon cœur a tant de blessures... Tout le vin de l'univers, et que mon cœur garde ses blessures ! »

Méroujan Barsamian appelle la mort tant aimée. Et c'est la *Chanson du Pavot*, qui naît sous sa plume.

*Pressez la sève du pavot sauvage,
Sur le rêve pénible de mes yeux ;
Mon cœur, d'avoir aimé, voilà qu'il meurt...
Pour qu'il ne ressente pas la fin de l'amour,
Pressez la sève du pavot sauvage,
Sur la lassitude de mes yeux mi-clos.
Mon âme, souffrante d'avoir aimé, se glace,
Pour qu'elle ne tremble point du frisson de la*
vie,

*Pressez la sève du pavot sauvage,
Sur les paupières voilées de mes yeux.
Mon esprit, d'avoir médité, saigne goutte à*
goutte,
*Pour qu'il connaisse les délices de la mort,
Pressez la sève du pavot sauvage.*

Le volume se clôt par quelques poèmes en prose, les premiers que Méroujan Barsamian ait écrits en français et montrés au public de chez nous. Rappelons *Volupté*.

Je caresse, en l'orgie de mes rêves, la nudité laiteuse de ton corps.

Je sens dans mes oreilles un peu de l'harmonie de ta voix et je surprends dans tes yeux divinement beaux ton impossible désir.

L'aurore de mon âme te baignera dans la lumière de ses frissons païens.

Mets ta bouche sur le cœur de mon poème, et y respire le parfum de mon amour.

Ma poésie est parée de tes attraits, et ton sourire y pleure le chagrin des langueurs sans lendemains.

Mes tristesses s'évaporent, et je me tords devant ta nudité en fleur, pour cueillir l'ivresse de ma volupté.

Viennent ensuite : *Angoisse*, *Les Pensées*, poèmes précédés d'un essai, *La Pièce d'Or*, pièce d'or venue des mains d'une étrange créature des rues et donnée à une pauvre, « talisman » à garder plutôt que monnaie à dépenser.

L'HOMME ET LA FEMME

1925

Ce volume a été écrit en français et Fernand Gregh l'a bellement préfacé.

Ardeur sur ardeur ! Chaleur sur chaleur ! Volupté des voluptés ! Intensité charnelle, virile, saine, où les corps chantent leur péan enivré, dionysiaque.

Hymne à l'Eternel Féminin, cantique quasi mystique et mystique toute sensuelle !

Claude Barjac a écrit au sujet de ce livre, dans la *Grande Revue* :

« ...poème d'amour, poème rapide et violent comme un chant oriental, qui ne nous dit pas une aventure, mais qui jette vers nous l'Amour, avec toutes ses ardeurs, tous ses élans, son impuissance aussi... »

L'auteur dit ses attentes, frissons, extases, sa fierté et son orgueil devant l'Aimée, à qui sa pensée et son coeur et son être se sont donnés, et de qui il a tout reçu, et reçu ce qu'il avait donné. Sa jeunesse s'est nourrie au jardin des exaltations et les fleurs qui y croissent ont laissé cueillir leurs sucres les plus rares.

Avec quelle ivresse ne dit point l'amant :

*Par mes vers, je saurai former
De nos baisers d'amants un bûcher parfumé
Et comme un santal, l'harmonie des mots
Ira s'y consumer au feu de mes frissons.*

Mais que sont ces chansons ? Le poète nous en fait la confidence vibrante.

*Ah! celles-ci ne sont pas pareilles aux autres,
Gaspillées à tous les vents ; mes chansons d'aujourd'hui
d'hui sont la prière
Qui monte avec ferveur vers l'amante à la forme
unique,
Lambeaux d'encens vivant de mon amour étrange.*

Cet amour n'est que désir, et ce désir n'est qu'amour, double source qui rejoint l'art et l'amplifie. Le V^e Sonnet est là pour nous préciser ces impressions.

*J'ai voulu, d'un baiser, t'embraser comme une torche,
Puis que de ma langueur le lait en toi coulât ;
J'ai voulu que des voluptés, enivrantes délices,
La dernière goutte imprégnât ton corps...*

*J'ai voulu t'agiter au vent de ma fureur,
Voir fleurir mon baiser sur tes hanches rythmiques
Et du dernier péché de mon désir, fou,
T'éveiller frissonnante avant que ne fût né le jour.*

*J'ai voulu te voir communier,
Dans l'Idéal : immaculée blancheur,
Et féconder le ciel de ton esprit*

*De constellations étincelantes ;
Enfin, tour lumineuse, ériger en ta nuit
Ma folie poétique et passionnée.*

Mais dans cet élan de tout l'être, où les forces les plus inconscientes essaient de rejoindre l'infini, l'aimant est comme incapable d'atteindre cette zone vers laquelle il est entièrement tendu.

*Mes yeux sont aveuglés par un tournoiement d'as-
tres
Et ma désespérance, harassée et morbide,
Pleure l'impuissance du baiser.*

La passion s'exalte encore. De plus en plus, elle vibre, s'affole, et atteint la toute haute cime de l'ardeur. Le X^e Sonnet chante cette suprême extase.

*Si tu m'as donné ta chair
J'ai en revanche, brûlé mon coeur avec ma volonté
Et si ton baiser a niché sur mes lèvres,
Mon regard est mort dans tes yeux.*

*Si ta pensée, noyée dans la mienne,
S'est anéantie, mes sens juvéniles,
En essaim vibrant et doré de soleil,
Ont pris tout le suc des fleurs en ton jardin.*

*Si tu m'as tout donné, soumise, humiliée.
Je t'ai donné en échange mon génie,
Et si, sous mes caprices virils*

*Ta féminité trembla, fascinée,
J'ai au lac sombre de tes yeux, éteint
La dernière flamme de ma sagesse.*

Le XI^e Sonnet dit ce renouvellement de l'être que donne la complète possession aux humains forts et sains.

*Pour que mon grand désir devint nouveau pour toi
Il fallait, ô mon doux fruit, que personne ne t'eût
goûté ;*

*Il fallait que du feu de mon baiser
Tout ton corps fût baigné dans une vague de soleil.*

*Il fallait que ton amour et ton âme fussent impollués
Et que mon Amour seul fût blotti sous ta paupière,
Il fallait que mon sang limpide et fleuri
Seul passât en tes veines et fumât.*

*Il fallait que je fusse seul à connaître tes caresses
Et, ébloui de sentir mon amour te frôler,
Il fallait que tout ce que tu m'as donné fût nouveau,*

*Il fallait que tu fusses de ma vie le commencement
et la fin
Et que, avide d'entendre ma dernière chanson
Tu eusses fermé tes lèvres sur ma bouche.*

Et puis, après un si beau feu d'artifice, il faut redescendre.

*Assez!... Tu me dévoilas déjà
Les trésors de ta chair plus précieux qu'un ciboire
Où j'ai vu, d'une rose noire
Fleurir les feuilles rousses.*

Et plus loin, le goût de cendre s'accentue :

*Tu n'es plus qu'un temple d'amour ruiné de sacri-
lège,*

*Couvre ta chair qui m'a inspiré
La suite de ces vers nus et frissonnants.*

Ainsi s'éteint cette brûlante flamme. L'amant a cueilli tout l'amour « en vigneron affolé », comme le dit très justement Georges Turpin.

LE FEU ASSOUVI

1928

Nouveaux poèmes d'ardeur.

La courbure du sentiment suit le rythme éternel : au commencement, c'est l'étincelle ; puis, vient la flamme et, en dernier lieu, l'effritement, la cendre.

Et le recueil se termine sur *La Voix des Morts*, souvenir familial, auquel se mêlent de personnelles réminiscences et l'évocation du décor d'Istamboul.

L'inspiration a plus de douceur que dans le volume précédent, sauf pour la pièce intitulée *La Revanche*, où est chantée cette haine qui aime, ricane et blasphème, détruit jusqu'au souvenir. Là, tout n'est qu'orgueil et mépris, brutalité et sadisme. C'est un déçu, un amer, un jaloux, un tyran qui se venge.

Ailleurs, le poète dit sa joie et son amour. L'ensemble de ces strophes a un rythme d'harmonie délicate, de nostalgique ferveur, d'intensité mélancolique qui fait souvent penser à la « saudade » des Portugais.

L'auteur nous confie son désir et son ardeur, ses paresse et son dégoût.

C'est toute la fougue asiatique, le jaloux despotisme d'Orient, avec en plus des rappels d'Occident,

d'intellectuelles et sentimentales complications, des poisons ardents que Baudelaire et les écrivains qui l'ont suivi se sont délectés à répandre.

Quel délicat et joli croquis ouvre le livre et commence le poème, intitulé *Fontainebleau* ! Tout l'ensemble est en sensibles nuances, en touches à peine appuyées. C'est un impressionnisme intime qui dit toute l'âme.

*Si tu étais là,
Il y aurait du soleil
Dans mon âme,
Alors que le ciel
A suspendu ses gros fruits de nuages
Sur les arbres.
Il y aurait du mirage,
Il lui rait du rêve
Dans l'air et sur mon visage,
Si tu étais là.*

Jalousie décrit l'intensité de cette jalousie des choses qui ont touché l'aimée. Le printemps, la nature la grisèrent, avant qu'il ne la vit. Etre elle ! Et qu'elle soit lui !

Écoutons cette voix :

*Tes yeux chantent, Aria,
Tes lèvres aussi,
Tout est en toi,
Musique et Poésie.*

*«C'est le soleil et le beau temps
Qui m'ont faite gaie»,
Me dis-tu, parfumée de printemps...*

*Mon amour, cet autre soleil,
Est jaloux du soleil même,
Il déteste le printemps,
Il déteste la Nature
Qui t'ont grisée ainsi...*

*Tout est en toi,
Lumière et Poésie,
Ton corps chante, Aria,
Grise-moi aussi..*

Et quelle lourde lassitude, impossible à déposer !

*J'avais sa voix
Depuis hier...
Mais ma vie
N'a pas changé de ciel!*

Un peu plus loin :

*Je suis d'une tristesse vague,
D'une tristesse sans nom et inquiète ...
.....
Je voudrais encore lui dire « vous »...
Je voudrais ne pas connaître
La musique de son souffle,
Ni la cadence de ses pas...
Je ne sais pourquoi !*

Irrémédiable langueur ! Tristesse sur tristesse !
Cris sur cris ! Indéfinissable regret de choses non
désirées, non aimées !

Et comme la voix de l'amant prie et supplie !

*Approche ton âme de mon âme,
Ainsi le ciel qui descend
Vers la terre,*

*Et, comme les branches dans la nuit,
Que nos bras se retrouvent unis.
Je presserai ma tristesse
En grappes de lilas dans tes mains,
Et tu sauras l'infinie volupté
D'un cœur mortel
Qu'emplît à le briser un amour surhumain.
Ce qui était pour moi jusqu'alors indicible ;
Le poème rêvé mais que l'on n'ose écrire,
J'en composerai les strophes...*

Ailleurs, l'amant dit :

*Regarde moi, chère,
Comme je te regarde,
Ainsi les astres dans la nuit
Echangent des caresses de lumière
Et se renvoient dans l'infini
Leurs effluves d'or ...*

En ces trois beaux recueils enivrés, enivrants : *Elle et Moi, l'Homme et la Femme, Le Feu Assouvi*, triple hommage à l'Eternel Féminin, magnifié sur un mode de chaude volupté charnelle, — plus intense ici, peut-être, que la brûlure d'âme, mais si pleine, réelle, entièrement vécue, — en ces trois beaux recueils, Mèroujan Barsamian a donné un ensemble de poèmes, qui font de lui un des chantres les plus certains de la pérennelle soif humaine. Cette soif garde sa vigueur et son élan, son irradiante attraction et rejoint le but qu'elle se veut.

FILLES

1932

Ce livre a été inspiré à l'auteur par le séjour qu'il fit, pendant la guerre, à l'hôpital bulgare de Chichli, où il passa neuf mois.

Ce sont des souvenirs, des choses vécues, des notes prises *ad vivum*. Mais Méroujan Barsamian, est un auteur, et un auteur qui sait construire, tout en laissant à son plan l'apparence spontanée des choses et des êtres. Cette mise en page n'enlève rien à la fraîcheur première. La perspective est juste. Le réalisme du sujet demeure entier.

Ces feuillets forment aussi un document de guerre. Ici et là, des détails rappellent l'atmosphère troublée et sanglante où vécut l'Europe à ce moment. *Les Feuilles Rouges* soulignent l'impression. Cette liasse de notes, écrites au jour le jour, par un soldat inconnu, dont seules les initiales B. S. trahissent quelque peu l'identité, furent remises à Méroujan Barsamian pendant son séjour à la fondation Georghieff. Le manuscrit fut recueilli dans les tranchées près d'Orsova. La lecture de ces lignes, si émouvantes, évoque plutôt l'âme d'un poète que celle

d'un guerrier. Qui fut cet anonyme B. S. ? Nul ne le sait.

L'hôpital de Chichli et les divers types que Méroutjan Barsamian y rencontra, et que sa curiosité de psychologue se plut à regarder et à étudier, sont en réalité le vrai sujet du livre. Médecins, infirmiers, malades et certaines personnes de vie libre, les « filles », soignées dans cette oasis de pitié, sont dessinés avec une sobre et juste fermeté.

C'est le côté objectif du volume.

Tantôt ce sont des croquis et des esquisses, comme dans *La Chambre 28*, où nous voyons Sourène, l'étudiant en droit, Léo et Zakaroff, deux prétentieux, deux faux cultivés, Eghia, le distributeur du *Sabah*, qui se croyait beau et avait gardé toute la naïveté de la prime jeunesse.

Les Gars, c'est une série de huit employés subalternes de l'hôpital : Eram, poète et assistant, Haïg, qui aimait philosopher et s'occuper de choses sociales, Manouk, épris de politique, Gaspard, un pauvre être où quelques nobles qualités vivaient encore, Bédros, le jardinier, et Caloust, son aide.

Tantôt ce sont des portraits plus poussés. Les créatures trop « accueillantes » et que leurs complaisances conduisent fatalement à l'hôpital, où elles échouent lorsqu'il est trop tard, ont été étudiées par Méroutjan Barsamian en une suite de longs chapitres. D'elles, il nous a laissé des effigies assez achevées et des anecdotes présentées sous forme de contes.

C'est Angèle, Marguerite ; c'est Maxime, l'hystérique, qui ne sait pas aimer ; c'est Agavni, c'est Catina.

Parmi les contes, notons : *Catina aime, Kostadinka*, l'histoire de la fille de Vassiliki, l'une des infirmières de l'hôpital. Kostadinka a douze ans et à cet âge encore tendre, elle en sait plus long sur la vie que bien des femmes. Son prénom ne veut-il pas dire « petite courtisane » ? Elle est sensuelle et rusée, une amoureuse dans toute la plénitude particulière du vocable. *Todora* retrace le roman d'une courtisane, amie de demi-mondaines. C'est un récit d'une émotion concentrée, d'une détresse sans remède, où tout le dégradé et l'effritement moral d'un être sont dits d'une manière déchirante.

A côté de ces contes, nous avons des impressions prises sur le vif, comme *Le Rêve de Trifoni*, *La Prière des Courtisanes* et *Les deux poitrinaires*, notes fugitives croquées au vol peut-on dire, et précisées en lignes fermes.

Les lieux, les objets, les gens, l'atmosphère physique et morale sont évoqués brièvement, en quelques mots, par des phrases distinctes, nettes. C'est la vie avec ses chagrins, ses douleurs, ses tristesses, ses irrémédiables tares.

Les personnages dont l'auteur nous parle ont chacun une individualité propre. Ils sont dessinés en quelques touches, justes et rapides, brèves et vives. La couleur reste pure, entière, éclatante.

Sur ces humains plane une destinée tragique, un fatum, *l'Inchallah* ! que tout l'Orient reconnaît.

Par leur psychologie, ces hommes et ces femmes semblent appartenir au monde de l'Est, d'Extrême Europe. Leurs frères et leurs soeurs sont bien plus les héros et les héroïnes des romans de Dostoïevsky, de Tolstoï, de Tchekov et des contes slaves en

général, que les protagonistes des romans français, voire occidentaux. Méroujan Barsamian se rattache à la grande tradition du récit russe.

Il y a, chez ces auteurs et chez le nôtre, le même côté sauvage, quasi abrupt. Une sève imprévue et brutale circule chez eux et chez lui, et leurs personnages, parfois nous échappent par quelque chose d'inexpliqué, d'inopiné, qui surgit à tel ou tel moment, on ne sait pourquoi. Cette note est très slave, et l'Orient n'y est point étranger.

Tout est narré avec sobriété. Le style a de la vie. Il est rapide, coloré simplement, avec mesure. La plume a des accents très justes, concis, drus. La phrase est courte, évocatrice. Aucun figolage, jamais. Une coulée retenue, qui s'arrête où il faut. Le tour a quelque chose d'elliptique, de décidé, et une force, sûre d'elle-même, s'y tapit. Le dessin s'évoque, serré, précis.

De la même qualité sont les fragments *Des cahiers d'un Enfant*, dont Méroujan Barsamian a publié une partie dans le sixième numéro des *Cahiers Drouot* sous le titre : *Ainsi, la Vie...* Il y a dans ces lignes une originalité saisissante de pensée et une expression d'une rare vigueur, toute en sève riche, en mouvement d'une passion contenue, mais prête à s'échapper.

Filles n'est pas uniquement un document objectif. L'auteur s'y confesse à maintes reprises. Un chapitre important : *Seul avec moi-même* nous rapproche davantage de sa pensée et de son cœur que les réflexions semées dans les autres pages.

Par cet aspect, *Filles* est une oeuvre personnelle, de confiance. Ici, résonne la note émotionnelle.

Nous savons les états d'âme de l'auteur, sa profession de foi, ses opinions, sa vision pitoyable des êtres et des choses.

On sent une sincérité, une franchise, une grande noblesse de sentiment dans cette confession. Malgré la réalité et ses visions, l'auteur a gardé en lui l'idéal et à un très haut étiage.

L'étude est objective. Mais l'écrivain n'est point impassible. Nous savons comment son cœur parle, quelle est sa vibration. Nous connaissons son jugement et l'opinion qu'il se fait de son entourage.

Méroujan Barsamian a pitié de ces loques humaines. Il a pitié de ces hommes, dégradés et tarés, et il a plus encore pitié de ces malheureuses, de ces femmes qu'il condamne, dont l'image et le contact lui ont fait haïr ce qu'on appelle « le sexe ». Il les juge, certes, mais, malgré le sévère verdict, son cœur reste ouvert, pitoyable.

Elles sont perdues, ces créatures. Leur destin est sans remède, comme le mal dont elles meurent. Parfois, l'auteur a été touché par une délicatesse qui fleurit soudain chez ces femmes, telle une rose attendue s'éveillant en automne. Il a surpris certains mouvements très brefs, de finesse, de subtilité. Mais ce ne furent que de rares éclaircies. Le mensonge n'est-il pas leur vie ? Où commence la sincérité ? Où commence l'astuce ? L'une d'elles ne lui a-t-elle pas dit :

« Le salut, la gloire, la fortune, il ne faut les chercher que dans les mensonges et la bestialité ? »
Le doute est là, toujours.

L'auteur a une «saudade» immense devant ces vies gâchées, ces âmes flétries déjà tout en bouton, mais

son regret, son amertume, sa désenchantée mélancolie ne sonnent pas d'une note désespérée. Notre écrivain sait se garder, garder son idéal d'homme et d'amant, garder son idéal de poète.

Écoutons quelques réflexions de Mérroujan Barsamian.

« Les filles de joie, sous un aspect attrayant qui cache les pires turpitudes, ne débauchent-elles pas la plupart des hommes dont la morale s'inspire de celle des courtisanes ?

« L'homme naît avec l'âme d'une prostituée. La femme acquiert cette âme à la longue ».

« Les hommes naissent putains, les femmes le deviennent ».

Quelle tristesse dans les lignes suivantes, inspirées par la vanité de tous êtres, choses, sentiments !

« Tout est vain. La foi — capital de la religion — n'existe plus, et la religion elle-même fait faillite. L'homme ne peut plus rien en attendre. L'amour décline, vieillit avec l'âge, et, finalement, meurt. L'amour est une félicité quand l'homme s'y livre sans réflexion, sans raisonnement. Beaucoup voient en lui une espèce de devoir. Or, ce n'est pas là l'amour. L'amour, le vrai, celui qui grise l'univers, c'est l'ivresse du bonheur, la volupté. En amour l'un des deux finit par se lasser, et l'autre continue seul son chemin pendant quelque temps encore. L'espérance est la vertu des aveugles de l'existence. Il n'est donc rien au monde sur quoi l'homme puisse s'appuyer sans crainte. Même l'amitié — pourvu que l'on y regarde d'un peu près — prend racine dans l'égoïsme. L'amour-propre est-il fidèle ? L'amour-propre, qui est au fond de tout individu, que nous croyons

inséparable de notre être, l'amour-propre aussi a ses caprices, et souvent il nous laisse seuls, avec nos rêves impossibles et nos désillusions ».

Ailleurs encore, l'auteur revient sur ses déceptions, mais en lui vit toujours le poète, et c'est le poète qui le sauvera. S'il est vrai qu'à notre époque « la vie semble une longue agonie », la magie dont Maya se plaît à broder le voile qui la couvre est belle. Rêves ? Peut-être. Mais tout n'est-il autre chose que rêve ? Tout ne sombre-t-il pas finalement dans les mêmes sphères inconnues de la mort ? L'impermanence n'est-elle pas la douloureuse loi de l'univers ?

Et notre auteur, sentant vivre en lui ses désillusions et ses espoirs, — car il espère quand même, — ses « moi » divers, épars, et son « moi » un, crient dans un suprême appel :

« Pour me comprendre, il faudrait un autre « moi ».

LES POETES DANS L'ARCHE DE NOE

1933

Ce recueil n'est pas une oeuvre personnelle.

Méroujan Barsamian, ému par le sort des bêtes, a réuni sous ce titre tout un florilège en l'honneur de nos frères dits inférieurs, et il semble, dans son élan, avoir suivi la pensée de la comtesse de Noailles. Ce poète a écrit dans la pièce intitulée *Les Animaux* du livre *Le Coeur Innombrable*, la phrase suivante :

« ...délivrez nos corps, misérables, en somme,
De l'âme glorieuse et maudite de l'homme !... »

Méroujan Barsamian a fait un choix excellent de poèmes, hommage à nos vrais amis, les silencieux, les compréhensifs, et qui vont plus loin dans l'affection que beaucoup d'entre nous.

Voici une partie de la belle préface par laquelle s'ouvre ce livre d'émotion :

« Nous aimons les bêtes, parce qu'elles sont meilleures que les hommes.

« L'expression de leurs sentiments, leurs gestes n'ont point ce masque propre aux êtres humains.

Leurs regards et leurs voix reflètent invariablement le fond de leurs amours ou de leurs antipathies. Muettes, par conséquent intelligentes, elles se savent pas les dissimuler.

« Elles aiment ou elles sont indifférentes. Leurs instincts ne les trompent presque jamais. Elles sont patientes, braves, affectueuses, courageuses et reconnaissantes.

« Nos frères inférieurs souffrent discrètement, et l'égoïsme humain n'a, parfois, pour leur misère, qu'une cruelle indifférence.

« Et pourtant, que de preuves magnifiques de courage, d'affection et de dévouement chez les bêtes !

« Bonnes ou méchantes, leur vie est une grande leçon d'amour, de défense et de tendresse. Les bêtes sauvages se plient par force aux exigences ou aux caprices de l'homme. Elles nous comprendraient bien, si nous les comprenions mieux ».

« Leur éternel mutisme est comme une sagesse et une ironie à la fois ».

Cette exquise anthologie est ornée de très belles et vivantes illustrations de Vaé. Frises et culs-de-lampe sont appropriés au texte et les noirs s'y enlèvent, vivants et pleins, sur la claire substance du papier.

LE POÈTE

Méroujan Bersamian, qui est un prosateur d'un rare mérite et dont le style vibre d'une résonance particulière dans la littérature française, est surtout, par l'âme, les tendances, le goût, un poète, un vrai poète.

Ceci ne doit pas nous étonner. Il est né sur cette terre d'Orient, mère de toute poésie. Le Koran, livre de haute et splendide sagesse, ne dit-il pas, en dernière analyse, que « le but de l'univers, c'est le développement de la ferveur ? »

Nous pourrions reprendre aussi, avec l'André Gide des *Nourritures Terrestres*, la phrase où il écrit : « Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur ».

Cri d'Islam, cri d'Orient, cri de France, d'un de ses écrivains, qui a su trouver, en ces quelques mots, l'essentiel d'une discipline, la seule peut-être dont l'humanité ait vraiment besoin : la Ferveur.

Méroujan Barsamian est un Oriental, un Arménien. Mais, si les ancestrales réminiscences, les impondérables millénaires ont nourri en lui son âme et s'y sont retrempestés, ils n'ont pas été les seuls triomphateurs.

L'Occident aussi a influencé notre écrivain. Verlaine, Richepin, Haraucourt, Barbusse peut-être dans

ses notes en prose, et surtout, surtout Baudelaire, marquèrent son esprit et sa sensibilité.

Méroujan Barsamian a écrit dans *Les Cahiers d'un Enfant* :

« Comme je serais pauvre, si j'ignorais le français.

« Baudelaire me serait inconnu ».

Baudelaire s'écriait :

« La chair est triste, et j'ai lu tous les livres ! »

Nous ne croyons pas que Méroujan Barsamian exhale jamais une telle plainte. Nous savons quelles misères de tous ordres cachait la phrase du poète des *Fleurs du Mal*.

Méroujan Barsamian a gardé de ses origines et de sa formation première un peu de ce double équilibre, si rare chez nous en Occident et que l'Orient a su atteindre, magnifiquement : équilibre du cœur dans la réalité, équilibre du cœur dans le rêve.

L'aile noire du pessimisme baudelairien a frôlé l'âme de notre poète. L'empreinte s'est marquée, mais l'essor n'a jamais l'écho damné des rimes françaises. Peut-être l'inspiration de Méroujan Barsamian est-elle plus voisine de certains « fados » portugais, de ceux de Coïmbre, où chantent l'immortelle et prenante « saudade » des habitants du Mondego.

La rigueur, le désespoir, l'amertume, l'âpreté, ce mélange violent de sanglots et de rires, de dégoûts et de désirs, sont des poisons d'Occident, et Baudelaire était passé maître à nous en communiquer le frisson. Aussi Méroujan Barsamian lui dit-il *merci*, et dans une pièce dédiée au génial Français.

Tu satisfais mon coeur autant que ma raison,
O toi qui, dans mon ciel, tissu de sombres voiles,
Où ne palpitait plus la moindre floraison,
Semas tes Fleurs du Mal, innombrables étoiles !
En ton hymne passa la voix du mauvais ange
Entrainant le maudit vers le stupre, la fange,
Et la voix de Celui par qui sont rachetés
Nos vices, nos forfaits et nos iniquités.
Rien d'humain ne fut étranger à ton génie,
Pas même nos secrets honteux les plus cachés.
Les remords du coupable exécrant ses péchés,
Les élans des martyrs, les vœux des débauchés,
Les murmures d'amour, les râles d'agonie,
Les oraisons, les cris de douleur, les sanglots,
Les appels s'élevant de la terre et des flots,
Fondus, amalgamés, sont dans la symphonie.
Chercheur inassouvi, tu voulais du nouveau
N'en fût-il plus au monde, et toujours ton cerveau
Projetait au milieu de tes pires désastres,
Vers les âges futurs, les vers comme des astres.
Tu fus le joaillier du verbe, l'enchanteur,
Le prophète inspiré, debout sur la hauteur,
Et le vent, nous portant aujourd'hui tes paroles,
Fait lever dans nos champs des moissons de symbo-
les.

O toi que tourmentait la soif de l'infini,
Mon ami fraternel, mon maître, sois béni !

Cette note d'insatisfaction, nous la retrouvons dans l'oeuvre de notre auteur : regret, désir, souci qui s'égarent ou s'attardent, et donnent à ses laisses en prose une poésie intense : or et noir s'y mêlent en fantaisistes arabesques nocturnes.

L'Orient a donné au monde d'innombrables poètes. Hafiz, Saâdi, Firdousi, Khayyâm sont les grands sommets. Ils ne sont pas seuls. Une pléiade de satellites connus et anonymes les entourent. Méroutjan Barsamian est un des derniers représentants de ces antiques troubadours d'Asie, et en ses poèmes, nous retrouvons l'écho magnifié de sa race.

Images vibrantes, expressives. Rythmes courts et brusques, ou bien amples, d'un timbre franc. Noblesse, luminosité, ardeur. Voilà les essentielles résonances de ses strophes en prose.

Parfois la cadence s'accentue. Elle n'éteint pas la délicatesse ni la sensibilité, très fine, l'une et l'autre, et s'exprimant en sourdine mineure. Non. Le mouvement monte et monte, plein de santé, de chaleur. Une violence, d'abord contenue, éclate enfin, en brusques fusées, en sauvages élans. La fougue l'emporte, jusqu'à l'ivresse, l'extase. Le poète chante l'enivré péan d'amour.

Ce sentiment, le plus humain que l'être puisse éprouver, reste dans l'humain. Il est un désir exalté, dionysiaque. Il est une sensualité charnelle, qui par son intensité et son absolu, rejoint la mystique, devient une mystique.

Vie, chaleur, volupté, saine communion de deux êtres qui sont tout l'un à l'autre, et dont l'accord physique n'est que le symbole d'une harmonie d'âme. Entente des amants où vibre la basse éternelle qui soutient les notes hautes du chant ailé, chant de joie et d'extase, de mélancolie et de douleur, en une langue belle, aux magiques ondes, aux courbes nombrées.

Ici nulle hypocrisie, mais le franc épanouissement de tout l'être, et de ses plus légitimes aspirations.

Le parfait écrivain et le grand peintre qu'est Louise Hervieu a dit dans un article intitulé *Les Artistes devant la souffrance* :

« Celui-là est passé comme un étranger parmi les êtres et les choses, qui s'en va de ce monde sans avoir connu et désarmé la souffrance, sans avoir cédé à l'amour. »

Ne croirait-on pas entendre, dans cette phrase, comme un écho du penseur-poète anonyme de l'Islam cité par Mardrus? Il est écrit dans *La Rose Marine des Nuits* :

« Je quitte ce jardin en emportant dans mon coeur comme la tulipe sanglante, la blessure de l'amour.

« Le malheureux est celui qui sort du jardin du monde sans avoir emporté la moindre fleur dans le pan de sa robe ».

Méroujan Barsamian, le poète d'Akn et l'écrivain de chez nous, n'est pas ce dernier visiteur. Il a trouvé. Il a cueilli. Il a non seulement emporté l'espérance, mais il a rencontré la certitude. Et ce triomphal butin, enclos en son âme, il l'a donné, éperdument, en ses proses rythmées et lyriques.

TABLE DES MATIERES

	pages
MÉROUJAN BARSAMIAN	9
LES DEUX MORTS	14
ELLE ET MOI	16
L'HOMME ET LA FEMME	25
LE FEU ASSOUVI	30
FILLES	34
LES POÈTES DANS L'ARCHE DE NOÉ	41
LE POÈTE	43

WARRER

PRIX : 5 Frs